

Marion Uhlig, Université de Fribourg
Des lettres *a femmes* : sur les abécédaires en français (XIII^e-XV^e siècles)
Romania, 138 (2020), p. 97-120
<https://doi.org/10.3406/roma>

*DEMANDE. Je vous demande se le a.b.c. tout au long est masle ou femelle. RESPONSE. Je vous dy bien que il doit estre femelle, car on y treuve cul et quon, et point de vit*¹. Le jeu de lettres a beau être scabreux, il ne scelle pas moins une association courante dans les poèmes abécédaires médiévaux. De manière récurrente, ceux-ci accordent en effet aux femmes une place de choix, tantôt comme destinataires, tantôt comme sujet, voire matière, du chant. Tout porte à croire que cette vogue de textes, qui forme pour ainsi dire le b.a.-ba des jeux de lettres dans la littérature manuscrite en français entre le XIII^e et le XV^e siècle, est propice à des réflexions aussi bien laudatives que dépréciatives sur la condition et les activités féminines².

Mais qu'ont à voir les femmes avec les lettres de l'alphabet ? Si l'*ABC a femmes* anglo-normand est tout entier dédié à la question, les abécédaires de Huon le Roi de Cambrai, Ferrant ou Guillaume Alecis ne sont pas en reste, qu'il s'agisse de chanter la Femme parmi les femmes, Marie, ou d'évoquer à travers elle, voire par contraste, des figures moins éthérées, même carrément terriennes. Bien avant les lettres-femmes de Erté, la jouissance barthésienne du *ductus* et de la plastique alphabétique et l'ABC érotiques d'Héliot³, les abécédaires en français du Moyen Âge comparent avec constance le tracé des lettres aux courbes féminines, ou encore en associent les sonorités à des qualités physiques ou morales jugées emblématiques du « beau sexe ». Au-delà de la féminisation de chaque lettre, il arrive aussi que la disposition des strophes selon l'ABC fraie aux poètes une voie, spirituelle ou amoureuse, pour approcher la Dame. Aux antipodes de l'arbitraire du signe, ces deux pratiques de surdétermination des lettres de l'alphabet s'inscrivent dans le cadre d'une prière, d'un éloge ou d'un blâme qui fait la part belle à celle(s) qui l'inspire(nt).

Dans les pages qui suivent, j'aimerais dégager les traits les plus saillants de cet entrelacs, curieusement récuratif, des femmes et des lettres. Il s'agira d'envisager les modalités, religieuses ou mondaines, encomiastiques ou dépréciatives, de leur interaction au sein des textes, en vue de circonscrire certains des enjeux propres à ce corpus.

Se fourme me donniiez

La production abécédaire en français témoigne d'une surprenante continuité entre le XIII^e et le XV^e siècle, sans qu'il soit possible de déterminer, dans l'état actuel de nos recherches, les liens de filiation entre les textes. Essentiellement, on pourrait dire qu'elle se divise en deux types, parfois réunis au sein d'une même composition, sur lesquels j'aimerais me pencher tour à tour. D'une part, des oraisons, le plus souvent mariales, énumèrent les épithètes consacrées

¹ *Devinettes françaises du Moyen Âge*, éd. Bruno Roy, Montréal – Paris, 1977, p. 138 [*Cahiers d'études médiévales*, 3]. *Cul* correspond bien évidemment à la lettre *Q* ; quant à *quon*, « con », il s'agit de l'abréviation tironienne 9, qui signifie conventionnellement *cum*, *con*, *comme* (voir la note 6).

² Cet article s'inscrit dans le cadre du projet « Jeux de lettres et d'esprit dans la poésie manuscrite en français (XII^e-XVI^e siècles) » (2019-2022) financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (n°100012-178882) sous la direction de Marion Uhlig, avec Olivier Collet, Yan Greub, Pierre-Marie Joris, Thibaut Radomme et David Moos, Université de Fribourg – Université de Genève (<https://www3.unifr.ch/mediaevum/fr/recherche/projets-de-recherche/jeux-de-lettres-et-desprit-dans-la-poesie-manuscrite-en-fran.html>). Le projet prévoit notamment la réalisation d'une anthologie critique des abécédaires en français (XII^e-XIV^e siècles).

³ Roland Barthes, *Variations sur l'écriture*, dans *Œuvres complètes*, IV (1972-1976), éd. Éric Marty, Paris, 2002, p. 283. Les alphabets de Erté et d'Héliot, réalisés en différentes versions et sur différents supports par les artistes, sont consultables à partir, respectivement, des liens suivants : <https://www.grosvenorgallery.com/exhibitions/47/works/artworks1506/> et https://www.imagesdepinal.com/posters-affiches/778-poster-alphabet-erotique-par-eric-heliot.html#26-encadrement-sans_cadre (consultés le 20 avril 2019).

de la Vierge et les ordonnent alphabétiquement, comme pour les doter d'un cadre paradigmatique ou leur donner forme au sein d'un moule dédié à la louange de Notre-Dame ; d'autre part, des poèmes laïcs ou pieux attribuent une ou plusieurs significations symboliques – fréquemment féminines – à chaque lettre, en fonction de sa forme, du son qu'elle émet ou des mots dont elle est l'initiale.

Si la première catégorie se développe de toute évidence sous l'influence de modèles latins, à commencer par les livres poétiques de la Bible, mais aussi le *De litteris monosyllabis graecis et latinis* d'Ausone, puis le *A solis ortu* de Sedulius ainsi que des alphabets d'Isidore de Séville⁴, elle s'en écarte pour ce qui est du sujet et du destinataire de la louange : en effet, ce ne sont plus ni Dieu ni le Christ qui sont glorifiés dans les poèmes en français, ou du moins pas directement, mais bien plutôt la Vierge, parfois une sainte⁵. Tout se passe comme si le chapelet des lettres ne pouvait être égrené qu'en l'honneur de la Mère en qui le Verbe s'est incarné. C'est Notre-Dame que l'ABC poétique en français pare de ses vingt-cinq gemmes⁶, auxquelles correspondent autant de mots ou de strophes, comme pour actualiser le motif de la Vierge au livre dans les représentations picturales de l'Annonciation. En témoignent les titres et rubriques de l'*ABC Notre Dame* de Ferrant ou de *Li Abécés des Cinq Lettres* de Jacques de Baisieux – celles de MARIA, bien entendu –, comme l'*incipit* de l'*ABC a femmes, Quy a la Dame de parays* | *Deyvent foy e leauté*, la dédicace de l'*ABC Plantefolie à la Vierge nete et polie*, ou le salut abécédaire de Guillaume de Digulleville *A toi du monde le refui*, | *Vierge glorieuse, etc.*

C'est que, comme Gérard Gros l'a montré, l'invocation mariale garantit à ces pièces une fécondité sensible aussi bien dans la variété des lettres que dans la complétude de l'ensemble⁷. La figure tutélaire de la Mère fertilise la poésie qui, à elle dédiée, fleurit de toutes ses lettres. De fait, l'enchaînement complet importe bien davantage que chacune des parties. On comprend alors pourquoi les lettres ne figurent pas toujours à l'initiale de termes signifiants dans ces textes. À l'endroit de certaines lettres, l'*ABC Plantefolie* propose des lexèmes aussi anodins que *Bonement* ; *E !* ; *Ki* ; *Las* ; *Mar* ; *Ne* ; *Quel* ; *Se* ; *Et* ; *Commant*. L'ABC du *Pèlerinage de vie humaine* de Guillaume de Digulleville opte quant à lui pour *Bien* ; *Contre* ; *En* ; *La* ; *Pris* ; *Quant*. Que dire enfin de l'*ABC a femmes* qui contient *Chescun* ; *Eux* ; *Il* ; *Ov* ; *Si* ? Il s'agit avant tout d'employer toutes les lettres sans en oublier une seule afin de refléter la perfection de Marie. On s'inscrit ici dans une tradition dont François Cornilliat a bien montré qu'elle remonte aux commentateurs des *Psaumes* et en particulier à Cassiodore, qui a développé la réflexion chrétienne sur l'alphabétisme en même temps qu'il en a transmis le modèle. Une distinction majeure, relève le critique, existe entre les psaumes qui comportent *integrum alphabetum* pour signaler les justes et ceux qui, utilisant incomplètement les lettres hébraïques, sont imparfaits. Par l'alphabet, le psaume se fait allégorie de sa propre composition et de ceux qui le chantent pour louer Dieu : « Qui dit alphabet dit éthique de la louange et symbole de la totalité »⁸.

⁴ Sur ces modèles antiques, bibliques et médiolatins, voir notamment l'introduction d'Arthur Långfors à l'édition de l'*ABC* de Huon le Roi de Cambrai dans ses *Œuvres*, Paris, 1913 p. IV-XI [CFMA, 13] et Gérard Gros, *Le Poète marial et l'art graphique. Étude sur les jeux de lettres dans les poèmes pieux du Moyen Âge*, Caen, 1993, p. 17-18 [Medievalia], ou encore Paul Zumthor, « Jonglerie et langage », dans *Langue, texte, énigme*, Paris, 1975, p. 36-54, en part. p. 36-46 [Poétique].

⁵ Gérard Gros fait lui aussi ce constat : « la pièce abécédaire se détourne du principe créateur, divin, au bénéfice du principe féminin, en tant qu'il est promesse de génération, maternité potentielle. La lettre est féminine. » *op. cit.*, p. 32).

⁶ L'alphabet médiéval en français est le plus souvent composé de 24 à 28 lettres, mêlant *i* et *j* d'une part, *u* et *v* de l'autre, omettant le *w* et comprenant deux, voire trois abréviations, le 7 et le 9 tironiens et parfois le *tilde*.

⁷ Gérard Gros, *op. cit.*, p. 18-22.

⁸ François Cornilliat, « Alphabets du péché » dans « *Or ne mens* » : *Couleurs de l'Éloge et du Blâme chez les « Grands Rhétoriciens »*, Paris, 1994, p. 388 [Bibliothèque littéraire de la Renaissance. Série 3, 30]. Voir aussi Edgar de Bruyne, *Études d'esthétique médiévale*, t. I. *De Boèce à Jean Scot-Érigène*, Brugge, 1946, livre I, chap. II [Werken uitgegeven door de Faculteit van de letteren en wijsbegeerte / Rijksuniversiteit te Gent, 97].

Ainsi, la maîtrise poétique réside dans la succession organisée qui confère à la prière une orientation en lui donnant l'aspect d'une voie jalonnée et bien délimitée, à l'image de la *droite voie* qui conduit au salut. À la lettre G de son *ABC des doubles*, Guillaume Alecis précise en effet que l'ordre des lettres symbolise un *chemin nect, bel et gent* | *Que Dieu demonstre a toute gent* :

Il me fault tenir sur ma garde,
Car l'ordre des lectres je garde.
Dieu soit bien loué puis que j'ay
A. B. C. D. E. F. G.⁹

L'alphabet, c'est-à-dire l'écriture dans son expression la plus élémentaire, comme voie menant au salut : comment mieux dire le rêve du poète de la Vierge ? Chez Guillaume de Digulleville, cette ambition d'une prière pure, même angélique, dépasse les capacités humaines. C'est pourquoi le pèlerin de vie humaine n'est pas l'auteur, mais le lecteur-récitant, de la prière abécédaire. L'oraison y est détachée du reste du texte, par sa forme et sa structure consistant en 25 douzains d'octosyllabes en strophes d'Hélinant¹⁰. Dans la première rédaction, la prière est lancée d'un nuage par Grâce de Dieu au pèlerin venu solliciter une formule toute faite pour adresser une prière à la Vierge :

Mes se fourme me donnïez
Et le guise me moustrïez
Comment prier la devroie,
Tres volontiers je le feroie.
[...]
Or vous di que l'escrit ouvri
Et le desploiai et le vi.
De touz poins fis ma priere
En la fourme et la maniere
Que contenoit le dit escrit
Et si com Grace l'avoit dit.¹¹

L'ABC, qui donne la *fourme* et enseigne la *maniere*, sert ainsi de moyen mnémotechnique pour retenir l'*escrit* : *se vostre a.b.c. savez, | Savoir le pourrez de legier | Pour dire le, s'il est mestier*¹². Il reste au voyageur à en répéter les termes, avant de solliciter l'aide de Grâce de Dieu pour se redresser et guérir. Ce qui paraît capital ici, au-delà de la simple facilité de mémorisation, c'est que l'ordre alphabétique se présente comme une voie d'accès directe à la transcendance. Comme en témoigne parmi d'autres l'illustration du manuscrit de Heidelberg, cette prière assortie de ses consignes d'utilisation – lire le texte avec clarté et implorer la Vierge avec sincérité et dévotion – interrompt le récit du songe comme un élément à part, d'une autre nature¹³. Le salut abécédaire est à proprement parler un objet achéiropoïète offert aux hommes pour atteindre le divin. Il est idoine parce que, dans la complétude des lettres humaines, dans la finitude de leur liste, se reflète l'infini du ciel. Là réside sans doute la raison première de sa

⁹ Guillaume Alexis, *ABC des doubles*, dans *Œuvres poétiques*, éd. Arthur Piaget et Émile Picot, Paris, I, 1896, v. 654-657 [SATF].

¹⁰ Guillaume de Digulleville, *Le Livre du pèlerin de vie humaine*, éd. et trad. Graham Robert Edwards, Paris, 2015, v. 13051-13350 [LG, 33642].

¹¹ *Ibid.*, v. 10867-70 et 10883-10888.

¹² *Ibid.*, v. 10890-10892.

¹³ Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. lat. 1969, f. 67r., reproduit dans Guillaume de Digulleville, *Le Pèlerinage de vie humaine – Die Pilgerreise ins Himmlische Jerusalem*, éd. et trad. all. Tittel-Dörr-Möhren-Städtler, Darmstadt, 2013 [WBG]. Voir la reproduction figurant à la fin de cet article.

destination mariale : médiatrice entre Dieu et les hommes, la Mère est le creuset où les lettres humaines s'épurent pour tendre à l'ineffable divin. C'est que, pour atteindre Dieu, qui est au-delà du dire, l'être humain dispose de l'ABC ; toutes les lettres y sont réunies, qui contiennent tous les textes en puissance. « Le plus grand chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un alphabet en désordre » ou, selon la glose plus prosaïque de Massin, « avec les 26 lettres de l'alphabet, le nombre de combinaisons possibles est de 620 448 401 733 239 439 360 000 »¹⁴.

Or, attribuer la composition de la prière à Grâce de Dieu permet aussi à Guillaume d'affirmer sa propre maîtrise poétique en se protégeant des accusations d'*hybris*. Sa revendication d'autorité n'est cependant que partie remise, puisque le *Pèlerinage de l'âme* lui offre une occasion d'émulation, même d'expansion, par la composition d'un autre poème abécédaire. De fait, il ne s'agit plus cette fois pour le pèlerin, et les lecteurs-auditeurs après lui, de lire, réciter et répéter la prière. Dans deux manuscrits du *Pèlerinage de l'âme*, l'épilogue est suivi de onze pièces latines décrites comme les mieux disposées à assurer le salut du poète¹⁵. Parmi elles, la pièce VI est un abécédaire latin en l'honneur de la Vierge, précédé d'un prologue en prose latine où Guillaume annonce que, tout comme Salomon a convoqué les « lettres hébraïques » dans son éloge de la femme forte, il a fait « venir à lui les lettres latines » pour célébrer la Vierge et son fils¹⁶. L'allusion explicite à la prière abécédaire du *Pèlerinage de vie humaine*, dont il cite l'*incipit* avec celui d'un autre abécédaire latin¹⁷, ne laisse aucun doute sur la source de son inspiration. Toujours est-il qu'il fait montre d'une inventivité décuplée dans le poème latin : la strophe inaugurale est un pangramme dont chaque mot débute par une lettre de l'alphabet, tandis que les strophes qui suivent se déploient sous forme de tautogrammes où chacun des mots de chacune des strophes débute par la même lettre. Il en résulte un abécédaire non seulement dédoublé, mais encore martelé par la scansion tautogrammatique qui en renforce l'effet. Autant dire que toutes les ressources du lexique latin sont mises à contribution dans cet exercice de haute voltige où l'ordre et l'exhaustivité combinés garantissent la perfection de l'hommage marial, et donc son efficacité.

La même vocation sous-tend l'*ABC Plantefolie*, qui figure d'ailleurs dans le recueil de Paris, BnF, fr. 837 avec l'*ABC Notre Dame* de Ferrant et l'*ABC par ekivoche* de Huon le Roi de Cambrai¹⁸. Outre les extraits déjà commentés par Gérard Gros¹⁹, on y relèvera de nombreuses occurrences du « *topos* de l'ineffable », selon la désignation de Curtius, qui attribuent à la Vierge une infinitude d'épithètes impossible à énumérer. Or il arrive que ces expressions convenues, du type *De tantes bontez estes plaine* | *Que nus hom n'en set dire*

¹⁴ Massin, *La Lettre et l'image. La figuration de l'alphabet latin du huitième siècle à nos jours*, Paris, 1970, p. 16.

¹⁵ Il s'agit des manuscrits de Paris, BnF, fr. 1648 et 12366. La pièce abécédaire se trouve respectivement aux folios 121-123v et 210a-211c. Voir Guillaume de Digulleville, *Le Pèlerinage de l'âme*, éd. J. J. Stürzinger, Londres, 1895, *Appendix II*, p. 384.

¹⁶ *Sicut ad laudem mulieris fortis Salomon omnes licteras hebraicas uoluit congregare, sic ego uolens coronam laudis beate uirgini et eius filio cudere, mandaui vniuersis lictis latinis per diuersas sacre scripture regiones dispersas ut uenirent maxime cum ipso ipsi uirgini filio eorumdem fabricatori de iure seruicium impendere tributa que soluere tenerentur.* (*Ibidem*). Pour le passage cité dans le corps du texte, voir les vers 11108 à 11113 (*Ibid.*). L'allusion renvoie au chapitre XXXI des *Psaumes* où, à partir du livre 10, on trouve un poème alphabétique où chaque lettre initiale de verset suit l'ordre de l'alphabet hébraïque. La femme en question est la Sagesse, décrite comme une maîtresse de maison avisée.

¹⁷ Il s'agit de l'*Ave Bissus Castitatis* dont Gérard Gros indique qu'il figure dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 24436, au folio 113b, en bas, et dont il reproduit le texte dans son *Poète marial*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁸ Ces textes, comme la plupart des autres mentionnés dans cet article, trouveront place dans notre anthologie critique des abécédaires en préparation (*cf.* note 2). Dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 837, l'*ABC* de Huon est aux f. 124va-128rb, l'*ABC Notre Dame* de Ferrant aux f. 170va-171va, et *Li ABC Plantefolie* aux f. 186ra-187ra. L'examen de ces pièces dans leur environnement manuscrit fait l'objet de l'article de Thibaut Radomme, « Le contexte manuscrit des abécédaires français du XIII^e siècle », au sein du dossier spécial sur les abécédaires à paraître sous sa direction dans *French Studies*.

¹⁹ Gérard Gros, *op. cit.*, p. 31-33.

*nombre*²⁰, dépassent la catachrèse pour affirmer la capacité de l'alphabet à embrasser cette immensité. Ainsi, lorsque sous la lettre C le poète déclare Marie *Cortoise, debonaire et franche* | *Plus que nus hons dire ne sache*, on perçoit dans la succession des lettres CDEF à l'initiale des mots du premier vers son effort pour suppléer grâce à la chaîne alphabétique, et même endosser, ce que nulle lettre isolée ne suffirait à dire. Les lettres, ici, jalonnent la *droite voie* qu'est l'alphabet pour conduire à Notre-Dame, comme c'était le cas chez Guillaume Alecis. Mais bien plus, et c'est là qu'est le miracle du poème, le chemin abécédaire *devient* par là la Vierge elle-même :

Car je suis entrez en la sente
Qui tost me ravra assené :
C'est la Vierge qui porta l'ante,
Par cui tuit bien sont ordené.²¹

Dans la strophe de clôture, la *sente* de l'alphabet dans laquelle s'est engagé le poète « est » la Mère elle-même, comme la rime *sente* : *ante* le confirme à propos. Quant aux participes passés de la seconde rime croisée, ils achèvent de prouver la concordance entre la bonne disposition des lettres et, d'une part l'ordre des vertus (*ordené*), de l'autre la juste direction morale qui mène au salut (*assené*). *Drois sentiers, droite voie de paradis celestre*, dit l'*ABC Nostre Dame* de Ferrant dans un effort de synthèse²².

Précisément, il arrive que cette dynamique connaisse une fulgurante condensation à l'occasion de courts poèmes appelés pangrammes, où cet itinéraire se trouve ramassé dans une seule strophe dont chaque mot débute par une lettre différente. On en rencontre un exemple dans l'un des nombreux jeux de lettres mariaux qui figurent sur le *bifolium* 3^v-4^r du manuscrit français 12475 de la Bibliothèque nationale de France, intitulé *louenge à Nostre Dame contenant xxiiij motz commenchant chascun mot par les xxiiij de l'abc* :

Arbre Benoist, Celestial,
Delitable Et Fructiferant,
Glorieux, Hault, Imperial,
Katholique, Luciferant,
Mierre Net, Odoriferant
Plus Que Rosiers Superable,
Tendre Vierge Xristiferant,
Yris Zelee & Confortable.²³

Dans la structure parfaitement carrée de ce huitain d'octosyllabes, le signe alphabétique importe autant que le sens. La métaphore de l'arbre béni, céleste, fructifère et parfumé permet à la fois de transcender le souvenir de l'arbre de la tentation et d'inscrire Marie dans le lignage de Jessé. Mais chacune des épithètes se réduit aussi à une pure figure, celle de la lettre qui en est l'initiale, copiée en majuscule et rehaussée de rouge²⁴.

²⁰ *Li ABC Plantefolie*, éd. Arthur Långfors, « Notice du ms. Français 24436 », dans *Romania*, t. 41 (1912), p. 206-246, en part. p. 245, v. 75-76.

²¹ Il s'agit de la leçon du manuscrit de Paris, BnF, fr. 12581, f. 312^a.

²² Ferrant, *ABC Nostre Dame*, ms. Paris, BnF, fr. 12467, f. 75a. Voir aussi, en dépit de l'extrême difficulté des vers en question, les références de Huon à la *sente*, au *cemin* et à la *droite voie* dans le prologue de son *ABC* (éd. cit., v. 1-11).

²³ <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9061694d/f5.item.r=12475>> (consulté le 25 mars 2019).

²⁴ À l'exception des termes *benoist*, *vierge* et *confortable*. Gérard Gros signale une autre copie dans le manuscrit de Paris, BnF, lat. 13289, f. 7 (XV^e siècle). Il renvoie à l'édition par Jean Sonet dans son *Répertoire d'incipit de prières en ancien français*, Genève, 1956 [PRF, 54] (*Le Poète marial*, op. cit., p. 29).

Le même type de prouesse formelle se retrouve sous la plume de Destrées, chartreux et disciple de Jean Molinet, ami de Jean Lemaire de Belges, à la fin de sa *Vie de sainte Marguerite* (1501-1504). Dans son *Oration et tres agreable Loenge a la susdite vierge et martire contenant vingt et chincq motz commenchant chascun mot par les .XXV. lettres de l'abc*²⁵, l'accumulation des apostrophes qualifie la sainte dont le poète vient de relater la *vie* :

Admirable Beaulté Celicque,
Divine Et Ferveur Glorïeuse,
Honneste, Juste, Katholicque,
Luciferant, Miraculeuse,
Nette, Odorable, Precïeuse,
Querant Refuge Suportable,
Tousjours Vierge Xpisticoleuse,
Ymne Zelable & Confortable.²⁶

Ce pangramme, plus encore que le précédent, met aux prises deux rhétoriques, sur un mode à la fois contradictoire et complémentaire : d'un côté, la succession des épithètes travaille à démanteler la phrase en en réduisant tous les mots à la même position syntaxique. L'énoncé, de la sorte, semble pouvoir se prêter à toutes les permutations possibles, sans qu'un point de départ ou d'aboutissement ni un ordre quelconque ne prédomine. La juxtaposition des adjectifs et des substantifs, affranchie de toute hiérarchie, s'apparente à une incantation dont chaque terme – en dehors du principe de la rime – est interchangeable. Mais d'un autre côté, le cérémonial alphabétique assure l'ordonnancement du discours en le figeant dans un moule qui interdit tout type d'échange ou de substitution. De la somme des deux résulte la prière, l'*Ymne Zelable & Confortable* du dernier vers. L'écart avec le vers de clôture du pangramme précédent, quoique minime, est néanmoins signifiant : l'*Ymne*, désignant à la fois la sainte et le chant du Rhétoricien, reproduit la logique métonymique qu'on a déjà vue à l'œuvre avec la *sente* de l'*ABC Plantefolie*. C'est dire l'espoir du poète d'obtenir rédemption, pour lui-même et pour ses lecteurs récitants et interprètes, grâce à son art : il est à la mesure de cette adéquation.

Toutes les lettres ont la même valeur, donc, puisque toutes participent à l'hommage à la Vierge, y compris les signes abrégatifs. L'alphabet marial est parfait, parce qu'il tend à Notre-Dame un miroir dans lequel se mirer, la complétude et l'ordre reflétant sur terre l'infinitude de ses vertus célestes. En va-t-il toujours ainsi ? Peut-être pas, dans les cas où la concentration abécédaire devient telle qu'elle finit par restreindre l'alphabet aux seules lettres qui comptent, parce qu'elles forment les initiales du seul nom qui vaille vraiment. C'est l'*ABC des V lettres*, ou *Uns Dis sor les V lettres de Maria* de Jacques de Baisieux qui, à la fin du XIII^e siècle, s'inscrit dans la tradition tout en la niant par l'établissement d'une hiérarchie implicite²⁷ : si toutes les lettres sont égales, certaines le sont plus que d'autres. Cette sélection qui rapproche le poème des *annominations* mariales de Gautier de Coinci ou, deux siècles plus tard, de l'*Oraison sur Maria* de Jean Molinet²⁸ instille une axiologie parmi les lettres. Voici que l'abécédaire marial croise le chemin de l'autre type d'ABC poétique qui circule en français au Moyen Âge, celui qui se charge d'attribuer une valence à chacune des lettres *per se*, se préoccupant moins de leur

²⁵ Il s'agit de la rubrique du manuscrit de Paris, BnF, fr. 14977, f. 13^v (XVI^e s.). Voir Keith Val Sinclair, *Prières en ancien français. Nouvelles références, renseignements complémentaires, indications bibliographiques, corrections et tables des articles du 'Répertoire' de Sonet*, Hamden Connecticut, 1978, n°2444.

²⁶ Destrées, *Vie de sainte Marguerite*, dans *Destrées, frère chartreux et poète du temps de Marguerite d'Autriche*, éd. M. Petersen, Helsingfors, 1927, p. 59 [*Commentationes humanarum litterarum*, 1,8].

²⁷ Jacques de Baisieux, *Uns dis sor les V lettres de Maria*, dans *L'Œuvre de Jacques de Baisieux*, éd. Patrick A. Thomas, The Hague-Paris, 1973, p. 94-101 [*Studies in French literature*, 3]. Il en va de même de la *Bible Nostre Dame selonc l'Ave Maria* (XIII^e siècle) qui figure aux folios 74^v-81^v du manuscrit de Paris, Arsenal, 3460 et dont nous sommes en train de réaliser l'édition.

²⁸ Jean Molinet, *Oraison sur Maria*, XI, dans *Faictz et Dictz*, II, éd. Noël Dupire, Paris, 1936, p. 455-456 [*SATF*].

ordonnancement que de la symbolique propre à chacune d'elles. Si la louange mariale n'est pas exclue de cette autre veine, elle n'en constitue plus le seul enjeu – c'est davantage le départ entre le bien et le mal, la terre et le ciel, qui s'y illustre à travers la confrontation des *lectres males* et des *bonnes lectres*. Voici que le désordre mondain, jouant des coudes, se ménage une place, tantôt en bouleversant le ruban alphabétique, tantôt en attirant l'opprobre sur certaines lettres qui, tumultueuses ou mal famées, menacent d'obscurcir le nimbe de leurs voisines. Telle est la nature du combat que se livrent les lettres du *Dictier sur Franchois et Gantois* de Jean Molinet évoquant la guerre de Flandre de 1484-1485²⁹ ; comme on va le voir à présent, c'est aussi celle de diverses querelles entre Femme et femmes ou entre hommes et femmes sur le champ de bataille du texte.

Chercher la femme, trouver la lettre

Chez Huon le Roi de Cambrai, en effet, chaque lettre est surdéterminée par sa forme, par le son qu'elle produit, autant que par les mots dont elle est l'initiale³⁰. C'est pourquoi, au cœur de l'alphabet médiéval, scintille le M, lettre de Marie, et lettre-Femme s'il en est : *La boine lois nous vint par M, | Qui des letres est dame et gemme*³¹. La métonymie, pour ainsi dire la métamorphose, déjà sensible dans ce couplet d'octosyllabes, se trouve confirmée par la suite de la strophe où le poète déclare que *M est Marie, mere douce*³². Autant dire que tout arbitraire du signe est exclu de ce royaume de la figure. Or comme on peut s'y attendre, cette acmé de l'alphabet trouve son pendant inverse dans la pire des lettres, elle aussi féminine en tant qu'initiale d'Ève :

Mainte dolors commence en E.
 Vous entendés bien que sans E
 Ne porroit nus noumer Evain ;
 En cest mont sommes par E vain.³³

Dans l'*ABC par ekivoche*, le vice se loge dans ce E *petit et corbé* qui est l'image même du mal. Ainsi la femme est-elle lettre et, réciproquement, la lettre est-elle femme. Faut-il pour s'en convaincre rappeler les jeux virtuoses de Gautier de Coinci à nouveau, mais aussi de Rutebeuf et de poètes qui, puisant à l'onomastique sacrée, l'acclimatent avec succès à la rhétorique courtoise vernaculaire ? Il va de soi que les abécédaires, terrains de jeux favoris où gambade la lettre, ne se privent pas de semblables acrobaties³⁴.

C'est sans surprise à l'*ABC a femmes* que revient la palme dans cet art. Si le poète anglo-normand ne manque pas de louer Marie à l'occasion de sa lettre-emblème, il alterne pour les autres lettres – et de ce fait pour les autres femmes – deux systèmes voués à diversifier la louange : dans certaines strophes, les lettres sont à l'initiale d'épithètes symboliques désignant

²⁹ Jean Molinet, *Dictier sus Franchois et Gantois*, dans *Ibid.*, I, p. 205-208, cité par Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « L'alphabet des poètes. Rêverie des poètes médiévaux sur la lettre », dans *Belles Lettres. Les figures de l'écrit au Moyen Âge*, éd. Marion Uhlig et Martin Rohde, Wiesbaden, 2019, p. 181-193, en part. p. 185 [*Scrinium Friburgense*, 44].

³⁰ Pour un commentaire de l'*ABC* de Huon, voir P. Zumthor, « Jonglerie et langage », art. cit., p. 44-48 et surtout F. Cornilliat, chap. cit., p. 390-395.

³¹ Huon, éd. cit., v. 169-170.

³² *Ibid.*, v. 179.

³³ *Ibid.*, v. 79-82.

³⁴ Chez Huon le Roi, le F peut également être associé à Marie :

Savés ke tesmoigne li trais
 Qui par mi l'effe est d'enche trais ?
 Le saint Espir dont fu concius
 Qui de riens nule ne malmist
 Le saint vaissel u il se mist. (*Ibid.*, v. 87-92)

les femmes, telles que *Dyamaund*, simplement *Femmes*, *Paruenke*, *Rose*, *Tryacle* ou *Ysope* ; dans d'autres, elles introduisent les principales qualités féminines, physiques ou morales, à l'instar d'*Amour de femme*, *Beauté de femme*, *Genterise* ou *Korteysie*³⁵. L'enjeu du poème, on le voit, est double, puisqu'il s'agit aussi bien de louer la Vierge par un abécédaire encadré de strophes de dédicace et d'envoi à elle destinées, que d'égrener les qualités de toutes les femmes encensées dans son céleste sillage. Comme la Vierge, l'ABC est un chemin vers Dieu pavé par les lettres comme autant de femmes, dont le M est le centre rayonnant.

Il arrive aussi que cette métamorphose du corps féminin en signe, en trace sur la page, se laisse percevoir par son absence. En effet, la mort de l'aimée devient lettre manquante lorsque Johannes von Tepl, dans *Der Ackermann aus Böhmen* (le *Laboureur de Bohême*), invective la mort qui lui a ravi son épouse, Marguerita :

On me nomme laboureur, la plume est ma charrue, j'habite en pays de Bohême. Toujours je serai envers vous plein de haine, d'animosité et d'aversion car vous m'avez arraché avec grande cruauté la douzième lettre de l'alphabet, le trésor de mes joies, vous avez fauché du champ de mon cœur la fleur de soleil qui éclairait mon bonheur, vous avez perfidement dérobé l'appui de mon salut, ma tourterelle, mon élue, vous vous êtes rendu envers moi coupable d'un vol irréparable.³⁶

La lettre manquante, la lettre perdue ou volée, elle aussi fait signe, en même temps qu'elle sanctifie la disparue en lui attribuant l'initiale de Notre-Dame. *Mutatis mutandis*, ce vide sur la page, comme un *senhal* en absence, fait songer au M de l'alphabet de Erté. Seule lettre à figurer non un corps de femmes, mais des flammes, elle signifie de la même façon, comme l'a relevé Barthes, « l'absence mortelle de corps » :

Cette lettre inhumaine (puisque'elle n'est plus anthropomorphe) est faite de flammes fauves : c'est une porte qui brûle, dévorée de mèches : la lettre de l'amour et de la mort (du moins dans nos langues latines), la lettre populaire du noir Souci, flamboie seule, au milieu de tant de Femmes-Lettres (comme on dit des Filles-Fleurs), comme l'absence mortelle de ce corps dont Erté a fait le plus bel objet qu'on puisse imaginer : une écriture.³⁷

Il reste que la métaphore bien connue du labour à laquelle recourt Johannes von Tepl pour désigner le travail d'écriture ne manque pas d'évoquer, dans ce contexte sentimental, voire charnel, l'interprétation largement plus crue qu'en avait fait Jean de Meun dans le *Roman de la Rose*, en assimilant à la suite d'Alain de Lille le travail d'écriture à l'acte sexuel³⁸ :

Ainz vont bestournant la charrue
Et conferment leur regles males
Par excepcions anormales,
Quant Orpheüs veulent ansivre,
Qui ne sot arer ne escrivre

³⁵ *Marie* (v. 144), *Dyamaund* (v. 56), *Femmes* (v. 78), *Paruenke* (v. 176), *Rose* (v. 199), *Tryacle* (v. 221), *Ysope* (v. 254), *Amour de femme* (v. 23), *Beauté de femme* (v. 34), *Genterise* (v. 89) et *Korteysie* (v. 122), dans *ABC a femmes*, éd. Susanna Greer Fein, dans *The Complete Harley 2253 Manuscript*, II, 2014 (<<https://d.lib.rochester.edu/teams/text/fein-harley2253-volume-2-article-8>>, consulté le 25.2.2019).

³⁶ Johannes von Tepl, *Le Laboureur de Bohême. Dialogue avec la mort (1401)*, trad. et commentaire Florence Bayard, Paris, 2013, p. 23 [*Traditions et croyances*]. Voir aussi les acrostiches référant aux noms des deux époux dans le dernier chapitre, p. 57.

³⁷ R. Barthes, *Variations sur l'écriture*, op. cit., p. 944.

³⁸ À ce sujet, voir notamment Pierre-Yves Badel, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle. Étude de la réception de l'œuvre*, Genève, 1980, p. 50, n. 112 [PRF, 153].

Ne forgier en la droite forge.³⁹

La lettre prend en effet corps et même chair lorsque les poètes repeignent l'alphabet aux couleurs de la courtoisie et des divertissements amoureux, et parfois se risquent à des tonalités plus osées. Sous la plume du scribe Harley 2253, le K n'est plus *katholique* comme dans les pangrammes mariaux, mais bien *korteysie*⁴⁰. Or Huon le Roi de Cambrai fait bien plus. En plaçant son alphabet sous le signe de l'équivoque, il laisse le champ libre à plusieurs interprétations possibles, et même y invite délibérément le lecteur. Que penser de la courte *senefiance* du G, qui incite l'exégète à affirmer que *Plus ke nule letre que j'oie | Senefie le G le goie | Qui par feme revint el mont | Si con li conte conté m'ont*⁴¹ ? La lecture mariale qui s'impose peut-être à première vue n'oblitére pas la possibilité que la *joie* en question, plus terrienne, soit celle de la *fin' amor* et que la *femme*, ici désignée sans article défini, revête une valeur générale. C'est ce que suggère la mention de la source, *li conte* au dernier vers, qui fait référence à tout type de composition littéraire, y compris courtoise ou fabliesque, mais laisse aussi soupçonner une énonciation orale. Ou encore *li conte*, autrement dit « les comtes », les nobles de cour, champions du *déduit* amoureux, pourraient bien, forts de leur expérience en la matière, en avoir *conté* à notre poète. Sans dire combien la paronomase *con – conte – conté* (je souligne), sur laquelle je reviendrai plus loin, est évocatrice de triviales voluptés. Quant au I, il incarne explicitement la *joie vaine*, charnelle, qui *si vient pour G quant lui siet : Plus est del mont li delis cors | Ne soit de l'I petis li cors*⁴². Sans doute est-ce par le prude souci de dissiper toute équivoque que le copiste du manuscrit français 12471 a substitué à *conte* la variante *livre*, qui dissout l'anaphore et nous ramène à la sagesse de l'Écriture.

En matière d'équivoque sur les femmes, Guillaume Alecis ne s'en laisse justement pas conter. Au sein de la guerre que sa poésie livre contre la luxure et les médisances de la cour, les lettres sont sommées de prendre parti. Il en va ainsi du M, écartelé entre deux extrêmes qui, à travers le miroitement des équivoques, préviennent des risques liés à la fatale conversion de la vertu en vice :

Donne ton amour a Marie,
Et nullement ne te marie
A Luxure, la macquerelle,
Contre qui je tiens ma querelle.⁴³

Regroupées en *motz doubles*, les rimes prônent une règle de conduite qui ne fait pas mystère de son revers. Ainsi, l'injonction à aimer Marie sert d'avertissement à celui qui oserait ne pas obtempérer : il encourt le risque de *[s]e marier | A Luxure*. C'est pourquoi le combat du poète, *[s]a querelle*, vise en première ligne la *macquerelle* pour exhorter à la tempérance. Le bénédictin n'y va pas de main morte lorsqu'il s'agit de vitupérer le corps, de l'exorciser par la langue, comme il le fait ailleurs à l'endroit de cette *faulse vieille, mauldicte vermine* qu'est Envie⁴⁴. Mais celui qui a donné son *estude a mours | Et non pas a folles amours*⁴⁵ révèle tout en la pratiquant l'irréductible duplicité du langage, et du monde, et le risque de permutation que

³⁹ Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la rose*, éd. Félix Lecoy, Paris, 1970, III, v. 19618-19623 [CFMA, 98].

⁴⁰ *ABC a femmes*, éd. cit., v. 122.

⁴¹ Huon, éd. cit., v. 93-96.

⁴² *Ibid.*, v. 113-116.

⁴³ *Ibid.*, v. 867-70.

⁴⁴ Guillaume Alexis, éd. cit., v. 1272-1273.

⁴⁵ *Ibid.*, v. 3-4.

chacun court à tout moment. Là où tout est double, seul l'ordre des lettres auquel il se conforme semble en mesure de le mener à bon port.

Jean Froissart, s'il est moins virulent, ne manque pas d'invectiver les femmes à l'occasion d'une ballade misogyne aux allures de tautogramme. De quoi faut-il se prémunir pour éviter toute maladie ? *De froit, de fruit, de fame et de froumage*, scande le refrain. Il ne s'agit cependant plus, dans ce poème, d'opposer les femmes ordinaires à l'inégalable Notre-Dame comme le faisait Guillaume Alecis, mais de discréditer leur fallacieuse beauté au profit des hommes :

Et fames ont un douls samblant benin
Que nullement on ne crient ne ressongne,
Et pooent plus de painne et de hustin
Qu'omme ne font : de leur santé chi songne,
Car bon s'en fait legierement passer.⁴⁶

Comme le froid et les fruits – du moins ceux qui sont défendus – peuvent nuire à la santé, ou comme le fromage, attribut des fous, ne doit être consommé qu'avec modération, la femme est cause de chagrin et de querelle. Une telle association de malfaiteurs prête à rire, on l'admettra d'autant plus volontiers que la juxtaposition des termes n'est motivée que par l'allitération de l'initiale. De la part du dénommé *Froissart*, faut-il la prendre au sérieux ? J'en doute, à considérer le caractère convenu de l'énoncé, à connotation gnomique, et la facilité d'une recette qui évoque un remède de bonne femme. Somme toute, on pourrait tout aussi bien en attribuer la responsabilité aux médecins, dont le refrain colporterait alors le propos au style indirect libre. Le cas échéant, c'est sur ces derniers plus que sur les femmes que s'exercerait la satire.

Toutefois, en termes d'allusion scabreuse, aucun poème n'égale la *Ballade de l'ABC*. C'est bien au-dessous de la ceinture que se situe le *clerc d'escolle* qui malmène l'alphabet en évaluant pêle-mêle les lettres, dans un désordre total, à grand renfort d'obscénités. Si *D est une mauvaïse lectre | Et a maint clerc a fait injure*, Q ne vaut guère mieux, par lequel *vente tonne et espart*⁴⁷. Le ton, il faut le dire, est donné par le vers de clôture de chaque strophe : *N'a bonne lectre sinon .g.* Pour autant qu'on se fie à ce qu'en disait Huon, on croit savoir à quoi s'en tenir : il s'agit de la [g]oie. Comme en écho, l'*ABC a femmes* déclare lui aussi que *Ou va femme, la vet joie : | Elle ne va pas soule*⁴⁸. Quant au *Champ fleury* de Geoffroy Tory, une fois n'est pas coutume, il abandonne son habituel sérieux à l'endroit du G pour laisser la parole aux *plaisanteurs et jeunes amoureux qui s'esbatent a inventer divises* à propos de cette lettre souvent associée au badinage⁴⁹. Oui mais, si G désigne parfois le « tres beau jeu », il ne place pas moins le « je » au centre du poème. Un « je » qui, malmenant le savoir en bouleversant l'alphabet, prône la supériorité de l'avoir en scandant le « j'ai » – la postérité que fournissent à cette dernière lecture le *Champ fleury*, mais aussi l'*Alphabet du temps present* de Marot, en témoigne largement⁵⁰.

⁴⁶ Jean Froissart, *Ballade 23*, dans *Ballades et rondeaux*, éd. Rae S. Baudouin, Genève, 1978, p. 31, v. 19-23 [TLF, 252].

⁴⁷ *Ballade de l'ABC*, dans « Pièces joyeuses du XV^e siècle », éd. Pierre Champion, *Revue de philologie française et de littérature*, t. 21 (1907), p. 161-196, en part. p. 191-192, respectivement v. 15 et 26.

⁴⁸ *ABC a femmes*, éd. cit., v. 21-22.

⁴⁹ Geoffroy Tory, *Le Champfleury. Art et science de la vraie proportion des lettres. Fac-similé de l'édition de 1529*, Paris, 1998, « Le Tiers Livre », XLII (<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50961p/f99.image>>, consulté le 25.2.2019).

⁵⁰ Geoffroy Tory poursuit en effet en précisant que les *jeunes amoureux [...] font de ceste lettre G & d'un A une divise en faisant le A plus petit que le G & en le mettant dedans ledit G puis disent que c'est a dire : J'ay grant appetit (Ibid)*. Quant à l'*Alphabet du temps present* de Marot, sa reprise de la *Ballade de l'ABC* – scandée par le même refrain – propose la critique satirique pour le moins mordante de ceux qui malmènent le savoir au profit de l'avoir.

Sur les sept strophes de la *Ballade*, non moins de deux, de surcroît les dernières, sont dédiées au « joli mot *con* ». C'est par le biais de l'abréviation tironienne, le 9 signifiant *con*, *com* ou *cum* et fréquemment représentée dans les abécédaires médiévaux, que le nom du sexe opposé se taille la part du lion :

En mon livre y a une lectre
Qui .9. par soy est appellee ;
Mais chascun s'en veult entremectre
Qu'elle soit point dessemblée,
Ains soit a .v.i.t. couplee.
Et par tout en mon a.b.c.
N'a bonne lectre sinon .g.⁵¹

Certes l'abréviation est discrète, qui « par soy est appellee », mais il n'en reste pas moins que « chacun », – c'est-à-dire *chas9* (*chaque con* ?) – animé d'un même esprit mal tourné, se mêle de la coupler au *v.i.t.* Si *dessembler* et *coupler* servent à désigner l'association des lettres, ils conviennent aussi, et traditionnellement, à évoquer l'union, qu'elle soit conjugale ou purement charnelle. Voilà qui fait la somme de tous les précédents péchés imputés aux mauvaises lettres : on atteint un consensus. Et le .g. de prendre une consistance nouvelle en s'actualisant : posséder le *v.i.t.* pour s'appropriier le 9 ! Il semble bien qu'à ce jeu-là, la *[g]oie* d'amour de Huon soit noyée sous la déferlante de bas corporel. C'est ce que confirme la dernière strophe, lorsqu'affirmant que le .9. *Fait a ses serviteurs sçavoir | Que qui le sert du cueur y pert | Sens, temps, corps, bien, ame et avoir*, elle rompt tout lien avec le cœur au profit du seul corps.

« Le sexe féminin », note Cornilliat, « est ce par rapport à quoi se situent, se construisent, le discours et le sens ; ce qui change, c'est la relation spécifique du sexe et de la lettre »⁵². En l'occurrence, la consistance autoréférentielle de la strophe dédiée au 9 est patente. En mentionnant son *a.b.c.*, son *livre* et les *lectre[s]* qui le composent, le poète revient sur sa propre production. Bien plus, il en énonce les conditions d'écriture à la faveur d'une équation pour le moins limpide : pour réussir son poème comme pour accomplir l'acte sexuel, il est nécessaire que le *con* soit au *.v.i.t.* non pas *dessembl[é]*, mais *coupl[é]*. Quatre lettres, en somme, vouées à emblématiser l'ensemble, quitte à prendre le pas sur les trois premières, A, B et C, d'ordinaire dévolues à cette tâche. Pour un peu, on en viendrait à penser que le .g., à la faveur de la conjonction de coordination *Et* qui remplace au vers 41 les adversatives *Mais* et *Non pourtant* des refrains précédents⁵³, n'en est que la somme : $9 + v.i.t. = .g.$ Le .g. de la *Ballade* conjoindrait alors les sémantismes du G *[g]oie* et du I *joie vaine* de Huon, tant il est vrai que son refrain rappelle à s'y méprendre l'*Après vous conterai de l'I | N'i a millieur letre de li* de l'*ABC par ekivoche*⁵⁴. La logique à la fois métaphorique et métonymique qu'on a vue à l'œuvre dans l'ensemble des abécédaires joue ici à plein, invitant à être admise comme l'une des caractéristiques essentielles de ce corpus.

Mais on ne saurait cependant se limiter à cette simple équation. Car si le 9 fait l'objet d'un commentaire autoréférentiel aussi développé, c'est qu'il y paraît destiné plus que toute autre lettre. Essayons d'être claire : le poème est fait de lettres donc, et du 9 par métonymie et par antonomase, de la même manière que la femme peut être par synecdoque réduite à son *con*. Si, en vertu de l'alchimie métaphorique, la femme est un poème abécédaire et ses membres sont

⁵¹ *Ballade de l'ABC*, éd. cit., v. 36-42.

⁵² F. Cornilliat, *op. cit.*, p. 404. Sur sa lecture de la *Ballade de l'ABC*, je renvoie aux pages 399 à 405.

⁵³ Voir les vers 20, 27 et 34.

⁵⁴ Huon, éd. cit., v. 111-112. L'affirmation est de toute évidence ironique chez Huon, dans la mesure où I assume la part terrestre de la *[g]oie* du G, et se trouve par conséquent valorisé négativement par rapport à celui-ci : *I met pour G quant bien est pris | Et s'a Diu perdu et son pris. | Il avra I et N et FER : | Çou est li propres nons d'infer* (*Ibid.*, v. 127-130).

des lettres, alors son centre nucléaire est un code abrégatif. La syllepse transforme le 9 en figure. Ce n'est dès lors pas un hasard si ce signe est appelé à désigner tous les autres ; il en est l'emblème, le point de fuite où la lettre rejoint la chair et prend consistance. Le 9, pourrait-on dire pour corroborer le refrain de la *Ballade* en l'actualisant, est le « point G » du poème.

Il suffit de constater sa persistance dans les graphies modernes pour se convaincre de son pouvoir d'expressivité. Si la valence des autres lettres ne survit guère que de manière sporadique, comme dans le cas du M de Erté par exemple, cette figure a, en revanche, la vie dure. Précisément, Elena Llamas Pombo relève que le *Trésor de la langue française*, sous l'entrée lexicographique "C", « donne comme son équivalent argotique du mot "con" la suite "c..." : "C..." pour *con* par euphémisme. *Être c... comme la lune*, "être stupide", France, 1907 »⁵⁵. Et de mentionner un précédent en ancien français, qui « connaissait déjà un procédé analogue d'euphémisme, comme le prouve l'existence d'un proverbe qui occulte ce même mot certes malsonnant, mais en lui reconnaissant la même consistance poétique : *Ce que gaigne clerc o penne | Tout emporte c.o.n.*⁵⁶. Comme pour le *v.i.t.* de notre ballade, la rime et le décompte des syllabes ne s'accomplissent ici que si les lettres du mot sont épelées, pour en éprouver une fois de plus la vocation réflexive. L'euphémisme par épellation équivaut ainsi à l'apocope argotique mentionnée par le *T.L.F.*, mais aussi bien sûr à notre abréviation tironienne.

Que le refrain lui serve de repoussoir ou lui permette de laver sa conscience, la *Ballade de l'A.B.C.* se vautre dans le bas corporel, ressassant lettre par lettre l'existence de la sexualité et du plaisir. Réciter l'alphabet, lorsqu'on ne s'adresse pas à la Vierge confortable mais à des dames moins honorables ou plus incarnées, revient à dire le 9 et le Q ou à dévorer à pleines dents des L (= ailes) de poulet. C'est la même fange qu'illustre le *Dictier sus Franchois et Gantois* de Jean Molinet lorsqu'il évoque l'aide fournie par la France à la Flandre sous Charles VIII : *perderas clarté et floriture, | Car tu seras, contre ta nourriture, | Grasse de lart et de bure et de bierre*⁵⁷. De cet « énamouement » à mauvais escient résulte un brassage nuisible, le vau-l'eau d'un abc tant toullié et transmis | *Que bons amis deviennent ennemis*. Mais qu'importe, puisque le désordre causé par ceux qui *avés desbrassé | Nostre abc*⁵⁸, une fois de plus, sert de ferment poétique comme le fumier fait pousser les fleurs.

La question que soulèvent ces différentes rencontres des femmes et des lettres est évidemment celle de leur réception. Qui sont les destinataires de tels poèmes et à quelles fins ceux-ci ont-ils été composés ? S'agit-il de les inviter, par la louange à la Vierge, l'éloge ou le blâme des femmes, à apprendre l'alphabet et, ce faisant, à lire, même à écrire ? L'*ABC a femmes* anglo-normand offre à ces interrogations une réponse originale qui, on va le voir, donne consistance à l'association des femmes et des lettres.

Se vostre a.b.c. savez

La forme de l'escrit orrez, | Et, se vostre a.b.c. savez, | Savoir le pourrez de legier | Pour dire le, s'il est mestier, promet le pèlerin de vie humaine aux auditeurs au moment de réciter la prière abécédaire offerte par Grâce de Dieu⁵⁹. Est-ce à dire qu'il suffit à chacune et chacun de connaître son alphabet pour retenir la louange mariale (*se vostre a.b.c. savez*) ou, au contraire, que réciter l'oraison permet d'apprendre à lire (*se vostre a.b.c. [ne] savez*) ? L'équivoque résiste et il n'y a à cela rien de surprenant dans la mesure où l'un et l'autre, dans les textes, sont liés. Ainsi piété rime-t-elle avec ABC dans les poèmes de notre corpus, convaincus qu'ils sont des

⁵⁵ *Trésor de la Langue Française*, cité par Elena Llamas Pombo, « *Gratiam varietatis*. Paramètres de variation stylistique de la lettre au Moyen Âge », dans *Belles Lettres*, op. cit., p. 195-216 (ici p. 210).

⁵⁶ *Recueil de 798 proverbes avec commentaires juridiques empruntés au droit canon et civil*, ms. *Biblioteca Apostolica Vaticana*, Reg. lat. 1429, f. 25^r (XIV^e s.) et Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, 1925, prov. 327, p. 121, cités par Elena Llamas Pombo (*Ibidem*).

⁵⁷ Jean Molinet, *Dictier sur Franchois et Gantois*, éd. cit., I, p. 205-208, v. 13-15.

⁵⁸ *Ibid.*, v. 89-90.

⁵⁹ Guillaume de Digulleville, éd. cit., v. 13047-13050.

vertus édifiantes de l'apprentissage. Selon *Le Bestiaire et le lapidaire du Rosarius*, sagesse et dévotion vont de pair, puisqu'un *sot ou une sote* | *[Qui] sera si petit devote* | *C'une .abc. n'en diroit mie* | *Quant hors sera de ceste vie*⁶⁰. Apprendre à lire et à écrire, c'est toujours apprendre à prier, et vice-versa, tant la connaissance de la lettre donne accès aux Écritures et rapproche les hommes du Verbe incarné. C'est en effet dans les textes de piété, souvent dotés d'un ABC, que l'apprentissage de la lecture se faisait au Moyen Âge. Comme l'ont bien rappelé les travaux de Danièle Alexandre-Bidon, on conserve de petits livrets qui, à la suite de l'ABC, donnent les prières majeures, à l'instar des *codices* Columbia Univ. Plimpton 258 et 287, ou du manuscrit Cambridge Fitzwilliam Museum 159, destiné à Claude de France à la demande d'Anne de Bretagne⁶¹.

Mais qu'en est-il des femmes ? Celles-ci sont souvent mentionnées aux côtés des hommes dans les adresses et allusions aux destinataires des poèmes. S'il s'agit bien d'un *sot ou une sote* dans l'exemple ci-dessus, Guillaume Alecis enjoint quant à lui aux *homme et femme, filles et filz, ny jaloux ny jalouse*⁶² de lire son poème pour s'exercer à la vertu et aimer Dieu. La rime équivoquée *eslire : et lire* ne laisse aucun doute sur la conjonction des deux pratiques adressées aux *gens qui portent de Jhesus enseigne* :

Cest ABC les gens enseigne
Qui portent de Jhesus enseigne,
Que nul d'eulx ne perde temps entre
Les vices, mais es vertuz entre ;
Dieu pour sa part les vieult eslire,
Si leur plaist le veoir et lire.⁶³

Que le poème s'adresse au premier chef au *frère* du bénédictin n'exclut en rien que les femmes figurent parmi les *simples* qu'il invite à écrire à leur tour les mots lus, non pas sur le parchemin ou le bois, mais dans leur cœur⁶⁴. De la même façon, l'*ABC Nostre Dame* promet de remettre les péchés du *fol et [de] la fole* à ceux et celles qui sauront pratiquer une lecture pieuse⁶⁵. Leurs auteurs diffèrent en ce sens de Huon ou de l'auteur de la *Ballade de l'ABC* qui, pour leur part, s'adressent à des *sages* que le choix des articles et des pronoms désigne plutôt comme masculins (*des saiges et li saiges* chez Huon⁶⁶ ; *Les autres qui liront cy ens, | S'ilz sont trop plus que moy sciens* dans la *Ballade*⁶⁷).

Pour ce qui est de l'*ABC a femmes* anglo-normand, on a le sentiment qu'il se destine lui aussi – et *a priori* paradoxalement – à des hommes. En effet, à l'intérieur du large auditoire qu'il convoque, ce sont ceux qui, désignés par des pronoms masculins, méprisent ou trompent les femmes qu'il semble viser tout particulièrement :

Quy a la Dame de parays
Deyvent foy e leauté

⁶⁰ *Le Bestiaire et le lapidaire du Rosarius* (BnF, f. fr. 12483), éd. Sven Sandqvist, Lund, 1996, v. 6870 [*Études romanes de Lund*, 55].

⁶¹ Je renvoie sur cette question aux travaux de Danièle Alexandre-Bidon, notamment « La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », *Annales E.S.C.*, 44/4 (1989), p. 953-992 et « L'arbre à alphabet », dans *L'Arbre. Histoire naturelle et symbolique de l'arbre*, dir. Michel Pastoureau, Paris, 1992, p. 127-143.

⁶² Guillaume Alexis, éd. cit., v. 5, 636, 682, etc.

⁶³ *Ibid.*, v. 502-507.

⁶⁴ *Je le te dy a pleur et cry, | Frere trescher, escry, escry* (*Ibid.*, v. 473-474) et *Escripz le donc, non pas en taille | De boys, mais en ton cueur l'entaille* (*Ibid.*, v. 483-484).

⁶⁵ *En celi qui escole si son fill sans prometre | Qui le fol et la fole fait tout pechié demetre* (Ferrant, *ABC Nostre Dame*, ms. cit., 75^{va}).

⁶⁶ Huon, éd. cit., v. 430 et 444.

⁶⁷ *Ballade de l'ABC*, éd. cit., v. 1185-1186.

Ore entendent a mes dis,
 E je lur dirroy verité.
 Si nul y soit qe eit mespris
 Vers femme par mavesté,
 De corteysie soit forbanys
 Ou hastivement soit redressé
 A dreyt,
 Quar il pert sa noretur
 Certes que femme deceit.⁶⁸

Au vers 5, *si nul y soit* suggère, au moyen de l’adverbe de lieu, que le médisant incriminé figure parmi les auditeurs de l’abécédaire et que, ayant *mespris* | *Vers femme*, il est de sexe masculin. Cette impression se confirme au fil de la lecture, scandée par les pronoms indéfinis *chescun*, parfois employés comme épithètes dans des énoncés à valeur exhortative, du type *Chescun honme endreit, de sey, | Deit de femmes tot bien dyre*⁶⁹. En revanche, l’*oremus* n’est pas exclusif, au contraire ; il inclut le narrateur dans la vaste communauté des croyants : *Amen devoms trestous dire*⁷⁰.

Or suivant les allusions des vers 4 à 11 à des destinataires sinon exclusivement masculins, du moins majoritairement, la seconde strophe comporte quant à elle une adresse aussi explicite que directe aux femmes :

Dieu m’avaunce, par charité,
 Auxi come j’ay mestier ;
 Je froi a femmes un abc,
 A l’escole si eles vueillent aller.
 Celes que sunt lettree
 As autres purront recorder
 Coment eles sunt honoree
 En dreiture, sauntz fauser
 De nulle.
 Ou va femme, la vet joie :
 Ele ne va pas soule.⁷¹

Qu’en déduire sur l’identité des destinataires du poème ? À mon avis, et c’est ce que j’aimerais esquisser avant de conclure, cette double adresse entend répartir entre les hommes et les femmes, respectivement, les fonctions de réception et de transmission. Ce faisant, le texte procure à l’association entre femmes et lettres un ancrage réel.

L’*ABC a femmes* est un *unicum* qui apparaît à l’ouverture du manuscrit de Londres, British Library, Harley 2253⁷². Ce *codex*, bien connu et bien étudié, comporte une collection trilingue organisée selon la dialectique *sic et non* emblématique de l’art du débat qui caractérise les recueils insulaires. Or les spécialistes s’accordent à reconnaître à notre texte une fonction à la fois métaréflexive et programmatique sur l’ensemble des pièces qui le suivent, en vertu de

⁶⁸ *ABC a femmes*, éd. cit., v. 1-11.

⁶⁹ *Ibid.*, v. 45-46. Voir aussi v. 26, 238, 249, 293, etc.

⁷⁰ *Ibid.*, v. 320.

⁷¹ *Ibid.*, v. 12-22.

⁷² Cet *unicum* figure donc dans un manuscrit très bien étudié, publié comme fac-similé, introduit, commenté et bien édité, et il y est en position inaugurale si on considère uniquement la seconde section, celle qui est d’origine, et qui a été copiée par le scribe qu’on désigne comme le « copiste Harley ». Voir en particulier les études réunies dans *Studies in the Harley Manuscript. The Scribes, Contents, and Social Contexts of British Library MS Harley 2253*, dir. Susanna Fein, Kalamazoo, 2000 [TEAMS, Medieval Institute Publications, Western Michigan University].

son élaboration formelle comme des thèmes qu'il privilégie⁷³. En effet, à son exemple, la compilation se distingue aussi bien par l'attention portée aux artifices formels et rhétoriques qu'à la louange féminine ou à son pendant négatif, la satire misogyne. On trouve à la suite de l'*ABC* cinq textes en français sur les femmes, soit *Le Dit des femmes*, *Le Blasme des femmes*, *De la femme et de la pie* de Nicole Bozon, *De conjuge non ducenda* et *Gilote et Johane*, auxquels s'ajoute *Urbain le courtois* qui développe le *topos* du mauvais mariage⁷⁴. Cinq poèmes en anglais se rapportent également au registre des *proprietates mulieris* tantôt encomiastiques, tantôt dépréciatives, à savoir *On the Follies of Fashion*, *The Poet's Repentance*, *The Meeting in the Wood*, *Advice to Women* et *Hending*, ainsi qu'un texte latin, le *Communiloquium* de John of Wales sur la reine du jeu d'échecs. L'hypothèse formulée par Carter Revard sur ce contenu est que le dessein central de l'anthologie est exprimé par la pièce inaugurale et que la *persona* d'orateur qui lie les pièces entre elles – identifiée selon lui à un professeur, un chapelain, un prêtre ou un frère – s'en sert pour désigner les femmes comme son auditoire de prédilection⁷⁵.

Des constats similaires engagent Mary Dove à proposer une interprétation misogyne de la seconde strophe de l'abécédaire citée ci-dessus. La *joie* qui accompagne la femme, dit-elle, est celle que l'homme éprouve à la fréquenter charnellement, tandis qu'elle conduit celle-ci à encourir les périls de l'enfantement largement évoqués au fil du poème⁷⁶. Quant à l'éducation proposée aux femmes, *l'escole*, elle leur donne accès à un unique domaine de connaissances, c'est-à-dire elles-mêmes, telles qu'elles sont reflétées, partant déformées, par le regard masculin. Ainsi l'accès à la lettre et au savoir aurait pour seule finalité d'apprendre aux femmes à endosser le regard masculin porté sur elles. En ce sens, la louange féminine, somme toute paradoxale, comporterait un revers grimaçant annonciateur des éloges aussi bien que des attaques misogynes qui alimentent la suite de la collection.

Une telle lecture est évidemment séduisante au regard du contexte manuscrit de l'*ABC a femmes*. Il me paraît toutefois que le parcours effectué jusqu'ici à travers les poèmes abécédaires invite à en proposer une autre. Reprenons les deux premières strophes : je serais encline à suivre la distinction entre hommes et femmes qu'elles suggèrent et à envisager, parmi l'ensemble des fidèles *Quy a la Dame de parays | Deyvent foy et leauté*⁷⁷, deux auditoires. Au premier, essentiellement masculin⁷⁸, est proposé un enseignement visant à l'acquisition d'une conduite respectueuse envers les femmes. Sur le mode du *chastoiement*, le poème poursuit à leur endroit une visée éducative ; à l'image d'un guide de bonnes manières, il exhorte tout médisant à racheter ses torts pour que, *redressé | A dreyt*, il honore les femmes sous peine d'être *De corteysie forbanys* et de *per[dre] sa noretur*. Autrement dit, il s'agit pour les hommes incriminés de se racheter une conduite par l'*entente* du *dit* et de sa *verité*⁷⁹.

Il en va tout autrement de la strophe suivante. Renouant avec la dimension référentielle récurrente des abécédaires, le poète évoque les raisons qui gouvernent son écriture⁸⁰, que *j'ay mestier* signifie une nécessité à remplir ou un service à rendre, qu'il réfère à une activité de

⁷³ Notamment Carter Revard, « Oppositional Thematics and Metanarrative dans MS Harley 2253, Quires 1-6 », dans *Essays in Manuscript Geography. Vernacular Manuscripts in the English West Midlands from the Conquest to the Sixteenth Century*, éd. Wendy Scase, Turnhout, 2007, p. 95-112, en part. p. 103-104 [*Medieval Texts and Cultures from Northern Europe*, 15].

⁷⁴ Sur la présence des femmes dans le manuscrit Harley, je renvoie à l'article de Mary Dove, « Evading Textual Intimacy : the French Secular Verse », dans *Studies in the Harley Manuscript*, *op. cit.*, p. 329-349, en part. p. 334-349.

⁷⁵ Carter Revard, *art. cit.*, p. 104.

⁷⁶ Mary Dove, *art. cit.*, p. 336.

⁷⁷ *ABC a femmes*, éd. cit., v. 1-2.

⁷⁸ *Ibid.*, v. 5-11.

⁷⁹ *Ibid.*, v. 3-4.

⁸⁰ *Ibid.*, v. 12-14.

profession, ou les deux à la fois. Est-ce un hasard de retrouver ici, de surcroît en tête d'un recueil, le couple réflexivité et féminité (*je froi a femmes un abc*) cher à l'ensemble du corpus ? Je ne le crois pas, et c'est pourquoi l'*escole* mentionnée au vers 15 ne me semble pas devoir être associée à l'accès des femmes à l'éducation. Bien plutôt, son occurrence fait écho au *clerc d'escole* de la *Ballade de l'ABC* autant qu'avec la Vierge *qui escole si son fill* de l'*ABC Nostre Dame* de Ferrant⁸¹. Dans le poème lui-même, le terme est employé une seconde fois au vers 159 à l'endroit de *la russinole*, toute féminine, *Quar ele chaunte de bone escole | E tient le cuer de honme en gay*. Si on l'envisage ainsi, l'*abc* ne vise pas tant à apprendre aux femmes à lire qu'à les inviter à écrire, à l'exemple de l'oiselle-poète par antonomase, et ce faisant à « faire école ». Il s'agit de placer les femmes du côté du poète, non pas des lecteurs, c'est-à-dire de les associer à l'activité de composition, plus que de réception. Car la tâche assignée à *celes que sunt lettree* n'est pas d'apprendre, mais de *recorder as autres*, soit de transmettre à tous, par l'oral comme par l'écrit, le message reçu. Il n'est plus ici question d'instruction comme dans la première strophe, mais de transmission. Or qui est mieux placé pour dire l'honneur des femmes que ces dernières ? C'est à une école d'écriture invitant au métier d'écrivaine qu'on a affaire ici, dans un contexte insulaire où une telle activité est bien documentée. Évidemment, cette suggestion soulève la question de l'identité du poète ou de la poétesse ; à considérer l'appel à l'émulation formulé dans la strophe, on est tentée de penser qu'il s'agit d'une femme. Au fil du poème, les pronoms personnels et les déictiques qui renvoient à l'instance d'énonciation semblent délibérément flous, comme pour mieux brouiller les pistes et en suggérer l'éventualité. Les femmes aussi bien que les hommes sont évoqués à la troisième personne, au singulier ou au pluriel, sans que l'on puisse déterminer avec certitude à laquelle des deux communautés le poète ou la poétesse appartient. Celui ou celle-ci semble tantôt exclu du genre féminin (*Mout doit estre en bon espeyr | Cely qe gist en lor prisoun*), tantôt du masculin (*Quant Dieu fist femme compaignie a honme, | Molt lur dona bel doun*), voire simplement inclus dans la communauté des croyants (*Meint foyz est anguissee, | Par nous, fenme en gysyne*, qui résonne avec le Christ qui *Pur nous soffry peyne fort | En croys*)⁸². Rien ne s'oppose à ce qu'il s'agisse d'une femme, et il n'y aurait à cela rien que de cohérent : la louange mariale, l'honneur aux femmes qui en est le legs, l'appel à transmettre l'une et l'autre trouvent leur sens au sein d'une chaîne d'écriture au féminin qui vise aussi bien à éduquer les hommes qu'à pérenniser son propre déploiement.

Les derniers vers de la strophe, *Ou va femme, la vet joie : | Ele ne va pas soule*⁸³, confirment cette hypothèse. L'écho qu'ils renvoient à la *Ballade de l'ABC* et surtout à Huon de Cambrai est si patent qu'on pourrait croire à un point de contact : *Plus ke nule letre que j'oie | Senefie le G le goie | Qui par feme revint el mont | Si con li conte conté m'ont*. Tout se passe comme si femmes et lettres, au niveau métapoétique, entérinaient dans l'*ABC a femmes* la possibilité d'une autorité et d'une transmission féminines dont les hommes seraient en l'occurrence les destinataires. Leur association se concrétise sous le patronage, ou plutôt le 'matronage', de Marie. L'exhortation de cette école d'écriture à *recorder as autres* prend matériellement corps dans la suite du manuscrit Harley 2253 à travers les pièces qui développent et prolongent les propriétés des femmes et l'éloge à la Vierge. Une fois de plus, la littérature anglo-normande témoigne d'un esprit d'ouverture et de permutation entre les sphères d'activité qu'on se figure à tort cloisonnées et bien délimitées entre hommes et femmes. Mais en l'occurrence, c'est au prisme des abécédaires poétiques en français que cette ouverture se donne à lire. Elle invite en ce sens à enquêter sur l'identité des auteurs des autres pièces du manuscrit Harley, mais aussi et surtout, en l'occurrence, à envisager les poèmes abécédaires en

⁸¹ *Tant vous di de s'escole qu'il fait bon son cuer metre | En celi qui escole si son fill sans prometre | Qui le fol et la fole fait tout pechié demetre* (Ferrant, *ABC Nostre Dame*, ms. cité, f. 75^{va}).

⁸² Il s'agit, respectivement, des vers 80-81, 164-165, 227-228 et 327-328 (*ibid.*). Je souligne.

⁸³ *Ibid.*, v. 21-22.

français comme les témoins d'une tradition étonnamment homogène et unifiée sur un aussi large empan chronologique⁸⁴.

Au terme de ce parcours, quelques lignes de crête propres à notre corpus se dessinent. Les abécédaires poétiques en français ont partie liée avec les femmes, ou la féminité, quelles que soient les modalités choisies par leurs auteurs pour les associer. Les lettres ont un genre, donc, et même un sexe, qu'elles jalonnent la *droite voie* qui conduit à la Vierge et au salut du poète ou qu'elles chantent – quitte à devoir les épeler – les sensuelles rotundités de créatures moins aériennes. Dans tous les cas, une réflexion sur l'activité d'écriture accompagne la rencontre des femmes et des lettres, désignant celle-ci comme le point focal de ces pièces que leur vocation abécédaire voue déjà à la réflexivité. C'est dire l'importance de leur rapprochement, qui n'est ni fortuit ni gratuit, quelque graveleux que puisse être le contexte. On renoue ici avec la tradition mythographique qui, de l'Antiquité tardive à la Renaissance, souligne le rôle des femmes dans l'invention des lettres et des alphabets. Mentionnées par Isidore de Séville, Carmentis (autrement appelée Nicostrate) et Io (c'est-à-dire Ysis), inventrices respectives des alphabets latin et égyptien, réapparaissent sous la plume des écrivains qui, du XIV^e au XVI^e siècles, les font figurer en bonne place dans leurs louanges des femmes illustres⁸⁵. Conjuguer femmes et lettres c'est, semble-t-il, approcher au plus près le travail d'écriture, en circonscrire les enjeux, en saisir les moyens d'expression, en exprimer la *conjointure* en termes sensibles. C'est toucher du doigt cette *joie* dont on saisit en dernière analyse qu'elle est toute poétique, la complétude et l'ordre des lettres visant, par la médiation de Marie, l'ineffable divin. L'*ABC a femmes* propose une interprétation au pied de la lettre de l'alliance entre femmes et lettres, lui donnant une consistance non seulement intellectuelle, mais aussi matérielle. Si l'alphabet est la forme idoine pour louer la Vierge et après elle toutes les femmes, alors, réciproquement, les femmes offrent à l'alphabet un champ d'expression privilégié. À tout prendre, le thème de l'accouchement sur lequel l'abécédaire anglo-normand insiste à l'envi se prête de façon idéale à la réflexion poétique. Le poème ne fait en somme qu'anticiper la métaphore de l'enfantement de l'œuvre chère à Christine de Pizan dans l'*Advision Christine* : *Ou temps que tu portois les enfans en ton ventre, grant douleur a l'enfanter sentoies. Or vueil que de toy naissent nouveaulx volumes, [...] tout ainsi comme la femme qui as enfanté, si tost que elle ot le cry de l'enfant oublie son mal, oublieras le traveil du labour oyant la voix de tes volumes*⁸⁶. Le lien entre écriture et sexe féminin perdure, mais ainsi réinvesti et surdéterminé, il est tout entier dédié à l'honneur des femmes. Comment l'*ABC a femmes* résisterait-il alors à la tentation d'en concrétiser l'alliance, source de la *joie* d'écrire et de lire, par une école féminine de la lettre ?⁸⁷

Marion UHLIG
Université de Fribourg, Suisse

⁸⁴ L'article d'Olivier Collet intitulé « Pour une cartographie des abécédaires ? », interroge précisément les ancrages géographique, chronologique et sociologique du corpus en vue de répondre à ces questions (à paraître dans *French Studies* dans le dossier spécial sur les abécédaires sous la direction de Thibaut Radomme).

⁸⁵ Voir notamment l'article de Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Cadmus ou Carmenta : réflexion sur le concept d'invention à la fin du Moyen Âge », dans *What Is Literature ? France 1100-1600*, dir. François Cornilliat, Ullrich Langer et Douglas Kelly, Lexington, 1993, p. 211-230.

⁸⁶ Christine de Pizan, *Le Livre de l'advision Cristine*, éd. Christine Reno et Liliane Dulac, Paris, 2001, p. 110 [*Études christiniennes*, 4].

⁸⁷ Mes remerciements les plus chaleureux vont à mes collaborateurs Pauline Quarroz, Thibaut Radomme et David Moos, pour leur relecture attentive et leurs conseils avisés.



Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. lat. 1969, f. 67r.

Source :<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpl1969>

<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpl1969>